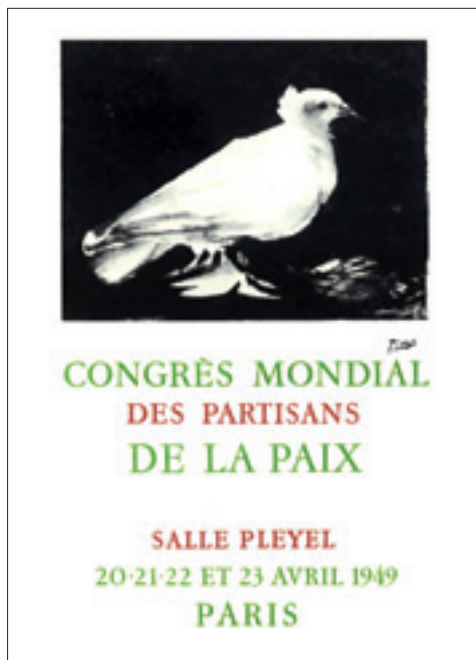


# UNE COLOMBE POUR EMMAÛS



La rencontre de Charles Chaplin  
et de l'abbé Pierre  
au sein de la guerre froide



◀ 1<sup>er</sup> février 1954, 13 h 10, sur Radio Luxembourg, l'abbé Pierre lance son appel : « Mes amis, au secours... Une femme vient de mourir gelée, cette nuit à trois heures, sur le trottoir du boulevard Sébastopol, serrant sur elle le papier par lequel, avant-hier, on l'avait expulsée... Chaque nuit, ils sont plus de 2 000 recroquevillés sous le gel, sans toit, sans pain, plus d'un presque nu. Devant l'horreur, les cités d'urgence, ce n'est même plus assez urgent ! Écoutez-moi : en trois heures, deux premiers centres de dépannage viennent de se créer : l'un sous la tente au pied du Panthéon, rue de la Montagne-Sainte-Genève ; l'autre à Courbevoie. Ils regorgent déjà, il faut en ouvrir partout. Il faut que ce soir même, dans toutes les villes de France, dans chaque quartier de Paris, des pancartes s'accrochent sous une lumière dans la nuit, à la porte de lieux où il y ait couvertures, paille, soupe, et où l'on lise sous ce titre **CENTRE FRATERNEL DE DÉPANNAGE**, ces simples mots : "TOI QUI SOUFFRES, QUI QUE TU SOIS, ENTRE, DORS, MANGE, REPRENDS ESPOIR, ICI ON T'AIME." »

◀ Deux colombes qui se haïssent, celle de Pablo Picasso pour les Partisans de la paix et celle de Jean-Paul David dénonçant, sous une noble cause, les agissements de Moscou.





ŒIL D'ARAGON S'ÉTAIT SOUDAIN ILLUMINÉ : « *C'est exactement celui-là qu'il nous faut !* »

Pablo Picasso tenait en l'air la grande feuille de papier sur laquelle figurait un pigeon de profil, l'un des multiples pigeons qu'il avait gravés cette semaine-là. L'un des milliers de pigeons que, depuis sa prime enfance, il avait dessinés, gravés, peints, d'abord à la manière de son père, José Ruiz Blasco, grand spécialiste en la matière, et depuis à sa manière propre et multiple. « *Tu crois, Louis ?* » Le peintre s'étonnait. Ce pigeon-là, avec ses pattes emplumées de vulgaire pigeon tambour, lui avait toujours paru être plutôt un prédateur qu'un oiseau de paix, mais s'il plaisait à Louis et à Elsa, il n'y avait qu'à s'incliner. La semaine suivante, les murs de Paris et de la France entière se couvraient de l'image de ce pigeon tambour devenu colombe, au haut d'une affiche blanche et noire à l'impeccable typographie. Aragon avait vu juste. Cette colombe-là accrochait l'œil comme, peut-être, aucun autre volatile publicitaire ne l'avait fait auparavant. Elle volait, comme avait titré Dominique Desanti l'un de ses livres propagandistes, « sans visa », et on la retrouva bientôt, dans le monde entier, déclinée de toutes les façons, et jusque sur le rideau blanc, jusqu'alors immaculé, du Berliner Ensemble de Bertolt Brecht. La paix. L'extrême gauche avait fait de ce mot, dès 1948, son mot d'ordre absolu, son bouclier à coup sûr fédérateur. L'URSS n'avait pas encore mis au point sa bombe atomique et jugeait capital de rassembler toutes les bonnes volontés pour lui permettre d'y parvenir avant un geste malheureux des gouvernants américains accusés de tous les méfaits. La pauvre Corée servait de terrain d'entraînement aux deux *grands* et le boycott du Coca-Cola était alors une forme d'élégante résistance au désir d'hégémonie yankee. On voyait se reformer, avec parfois les mêmes têtes d'affiche, les congrès qui, avant-guerre, avaient tenté de faire pièce aux visées impérialistes et au racisme du régime hitlérien. Sans doute, le contexte avait-il changé et il était difficile d'accuser les États-Unis de persécuter les Juifs, mais une fièvre de duel à l'épée mouchetée gagnait bien des intellectuels gauchisants que rassurait, au sommet du mouvement, la présence d'esprits aussi indiscutables que ceux de Frédéric Joliot-Curie, Aldous Huxley ou Aimé Césaire. L'affaire avait pourtant démarré avec quelque cahot. À Wrocław, en Pologne, durant quatre jours d'août 1948, l'Est et l'Ouest s'étaient confrontés pour la défense de la paix avec des aigreur qui avaient failli tourner au drame. En terrain familier, les Soviétiques avaient cru devoir passer les bornes et, oubliant ce que ce rassemblement avait d'œcuménique, attaquer avec une



L'abbé Pierre et son génie de la communication filmés pendant l'hiver 1954. Enfants embrassés et dorlotés pour la caméra des actualités en même temps, sur le même thème, que la première page de *Paris Match*. ▼



violence inouïe les tenants de la *décadence* occidentale en peinture à la face de Pablo Picasso. Il est vrai que leur porte-parole, le romancier Alexandre Fadeev, avait, le jour de son intervention, absorbé encore plus de vodka que de coutume et aboyé son fameux couplet sur Jean-Paul Sartre traité de « hyène dactylographe ». Tout de même, cela avait fait mauvais effet et dissuadé quelques hésitants d'adhérer, à l'avenir, à un mouvement où « l'œil de Moscou » se manifestait avec autant de cynisme et de vulgarité. On effaça tout, cependant, et l'on recommença, à Paris cette fois, terrain neutre et de bon ton. D'ailleurs, guerre froide aidant, les délégués de l'Union soviétique n'obtinrent pas leur visa et firent congrès à part, à Prague. On était décidément loin du temps où le Politburo autorisait, en 1935, des garnements comme Isaac Babel ou Boris Pasternak à représenter à l'extérieur le pays des Soviets. Néanmoins, les réunions de la salle Pleyel firent salles comblées et donnèrent naissance, l'année suivante, à ce coup de génie de la communication que fut l'appel de Stockholm. Qu'était-il? Un texte simple et clair qui ordonnait que fût interdit l'usage de l'arme atomique. Qui pouvait refuser de signer un tel message? Les Français se vantèrent d'avoir réuni une dizaine de millions de signatures, quelques-unes des plus surprenantes, comme celle de Jacques Chirac ou d'Édith Piaf. Cinq cent soixante mil-

lions de signatures en Europe, annonce le Kominform. Cela prenait forme de protestation universelle et la CIA se devait de réagir à ce triomphe de la propagande *rouge*. En France, un certain Jean-Paul David, député radical, est nommé général de la contre-offensive. À lui de rallier d'aussi prestigieuses signatures sous l'égide de son mouvement Paix et liberté dans les caisses duquel l'argent semble couler à flots. Des affiches de très mauvais goût recouvrent les lithographies diaphanes de Picasso: « La colombe qui fait boum! » ou « La pelle de Stockholm pour enterrer nos libertés »... Dans le même temps, un rassemblement haut de gamme intitulé « L'Œuvre du XX<sup>e</sup> siècle » propose concerts et spectacles où se retrouvent ceux qui répugnent à se mêler à la canaille des manifs. Il en résultera des soirées mémorables, comme la récréation, au Châtelet, de *l'Œdipe Rex* de Jean Cocteau et Igor Stravinsky. Au milieu de ce pugilat politico-artistique, les ni oui ni non trouvent un héros, Gary Davis, qui se proclame citoyen du monde et fait un peu de





◀ Deux grands timides sous le feu des projecteurs indiscrets des actualités : Charles Chaplin et l'abbé Pierre, le 15 octobre 1954, à l'hôtel Crillon.

scandale à l'ONU dont le siège est alors au palais de Chaillot. Peut-être pensez-vous que nous sommes assez loin de l'objet de ce récit? Pas le moins du monde. L'équilibre de la terreur atomique étant établi en 1949, les grandes manœuvres pacifistes de la fin des années 1940 s'étiolent sans disparaître tout à fait. Un prix international de la paix est d'ailleurs en place depuis le congrès mondial des Partisans de la paix de Paris en 1949. Il a récompensé, au fil des ans, des gens aussi divers que la physicienne Irène Joliot-Curie, l'écrivain Nikos Kazantzakis et le peintre Chi Pai-shih en 1950, le révolutionnaire Sun Yat-sen en 1951, le poète Paul Éluard et les documentaristes Kurt et Jeanne Stern en 1952. L'année 1953, celle qui nous occupe, est étincelante : sont laurés Dmitri Chostakovitch et Charles Chaplin. 1953, l'année où Henri Grouès, dit bientôt l'abbé Pierre, d'abord proche des mouvements pacifistes de gauche, commence à se faire connaître des foules. Il a abandonné ces comités où la présence d'une soutane est toujours la bienvenue pour s'attaquer à une œuvre toute personnelle, la reprise d'un flambeau demeuré vacillant depuis la croisade de ce cher Alexandre Cochon : le logement des pauvres et des sans-abri. Pour alimenter la caisse de son œuvre qu'il a baptisée la communauté des chiffonniers d'Emmaüs, il ne recule devant rien ni personne. On le voit participer à un concours radiophonique animé par l'ineffable Zappy Max – il y gagne une immédiate renommée et deux cent cinquante-six mille francs. L'année suivante, il rencontre à l'hôtel Crillon Charles Chaplin, celui qui, à l'écran, a certainement le mieux personnifié l'éternel vagabond,





## Charles Chaplin ou par...

### le gouvernement américain

« L'inspecteur exhiba un dossier d'une trentaine de centimètres d'épaisseur qu'il plaça soigneusement sur la table auprès de lui. Je m'assis en face de lui. Puis il se mit à examiner son dossier page par page. "Votre véritable nom est-il Charles Chaplin ?

– Oui.

– Certaines personnes disent que votre nom est... [il mentionna alors un nom à consonance très étrangère] et que vous êtes originaire de Galicie.

– Non. Je m'appelle Charles Chaplin, comme mon père, et je suis né à Londres, en Angleterre.

– Vous dites que vous n'avez jamais été communiste ?

– Jamais. Je n'ai jamais de ma vie appartenu à une organisation politique.

– Vous avez prononcé un discours dans lequel vous disiez 'Comrades' : qu'entendiez-vous par là ?

– Exactement ça. Regardez dans le dictionnaire. Les communistes n'ont pas l'exclusivité de ce mot. »

(Charles Chaplin, entretien qui aurait eu lieu entre le cinéaste et le service de l'Immigration des États-Unis en 1952, *My Autobiography*, Bodley Head, 1964)

le sans-abri consubstantiel, une sorte de client idéal pour l'abbé. Or, Chaplin vient justement de recevoir le prix international de la paix : quatre millions de francs. Pour l'homme de *La Ruée vers l'or*, c'est un prix un peu encombrant. Il est d'une part riche comme Crésus et c'est justice, il est d'autre part, et depuis longtemps, sous la surveillance du FBI qui, à juste titre, le considère comme un *red*, ou tout au moins comme un *pinky*. Sans doute, en 1954, a-t-il choisi – ou l'a-t-on contraint – de quitter les États-Unis de ses chefs-d'œuvre pour finir sa vie dans l'Europe de sa naissance et, par ce fait, n'a plus à craindre les foudres de la droite américaine. Sans doute. Mais chez lui demeure la crainte d'une annexion politique qu'il a toujours poliment refusée. Nulle séquence signée par lui n'exprime mieux ce souci que celle des *Lumières de la ville* où, ayant ramassé le chiffon rouge tombé d'un camion au long chargement, il l'agite pour attirer l'attention du chauffeur distrait et se voit dans l'instant rejoint par une foule revendicatrice. Le double sens était évident mais le brandisseur du semblant de drapeau rouge était-il ou non conscient de son action équivoque ? La foule en colère l'était-elle ou non de la personnalité du faux agitateur ? Tout le prudent génie de Chaplin était là résumé. Même installé en Suisse, Chaplin n'acceptait qu'à contrecœur un cadeau dont il connaissait parfaitement l'origine. Quelle idée magnifique d'en offrir la moitié à celui que nul service secret n'avait jamais soupçonné de financer les tenants d'une république populaire américaine ! Cette question, cruciale, de la provenance du don agitait évidemment la foule des journalistes présents. Et si Chaplin éludait avec malice la question, l'abbé Pierre n'y allait pas par quatre chemins : « Dans cette décision de l'homme qui, toute sa vie, a voulu incarner le petit homme, l'homme malheureux, je vois un magnifique symbole. Il a apporté ici l'argent qu'il a reçu de l'autre partie du monde. Il y a là quelque chose de merveilleusement humoristique, tout à fait dans sa manière, et de très grand. On m'a dit : "Allez-vous accepter, vous chrétien, l'argent des communistes ?" J'accepte l'argent des partisans de la paix comme j'ai accepté les colis américains, avec la même reconnaissance. Et je souhaite que ce soit là le début d'une guerre, non d'une guerre à coups de bombes, mais d'une guerre à coups de chèques, faite non pour détruire mais pour secourir le plus grand nombre de malheureux. »

Qu'ajouter ? Qu'il est fort rare de voir réunis dans une même image deux êtres humains de cette envergure à qui l'on ait bien peu de choses à reprocher ? C'est enfoncer une porte ouverte. Qu'on eût souhaité pour cela un décor mieux adapté à la circonstance ? C'était exposer Chaplin au délit de démagogie que de le voir embourbé dans les banlieues désolées et désolantes. Que la rencontre ne semblait pas dénuée d'une espèce de gêne réciproque ? Mais n'était-ce pas là la confrontation de deux profonds timides, malgré que l'un et l'autre, et chacun d'eux à sa façon, eussent depuis belle lurette apprivoisé le regard froid de la caméra ? Ou alors, et ceci pour les plus pervers d'entre nous, qu'on eût aimé connaître les méandres du circuit bancaire nécessaires à la tenue de ce sommet *humanito-culturel* ? Peu cinématographique et vaguement suspicieux, à ce qu'il semble. N'ajoutons rien. Ou une seule et dernière question : qu'a fait Charlot des deux autres millions du Conseil mondial de la paix ?